

La ménopause, au-delà du biologique

Pascale Millot

Number 331, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95776ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Millot, P. (2021). Review of [La ménopause, au-delà du biologique]. *Liberté*, (331), 74–75.

La ménopause, au-delà du biologique

Pascale Millot

Cécile Charlap
La fabrique de la
ménopause
CNRS, 2019, 266 p.

Hippocrate, père de tous les médecins, expliquait avec un sens du récit anatomique qui laisse aujourd'hui songeur les troubles liés à la cessation des menstrues : « chez la femme déjà âgée, l'utérus remonte car il n'est plus alourdi par la purgation lochiale. La matrice desséchée devient plus légère et se déplace. Alors commence la course folle de l'utérus à la poursuite du fluide qui lui fait défaut. Il se jette d'abord sur le foie ». S'ensuit un cortège d'affections dont on retrouve, dans un traité des maladies des femmes datant de 1563, une description propre à glacer le sang : « à partir du moment où les menstruations s'arrêtent, apparaissent douleurs, abcès, troubles de la vue, vomissements, fièvre; [...] rapidement un sentiment d'oppression au niveau de la poitrine, des évanouissements et essoufflements, des hoquets et autres fâcheux incidents surviennent, dont la femme peut parfois mourir ».

En évoquant ces manières anciennes de décrire la fin de la période reproductive des femmes, Cécile Charlap, professeure de sociologie à l'Université Toulouse II-Jean Jaurès, n'entend pas se gausser des conceptions du corps que la médecine des siècles passés a véhiculées, mais plutôt relativiser celles qui prévalent aujourd'hui en les replaçant dans les discours historique, médical et médiatique qui en ont construit le sens. Avec ce détour par l'histoire, mais aussi par l'anthropologie, l'auteure montre que la ménopause est un concept chargé de significations qui ont varié au fil du temps et des cultures et qui en modèlent encore l'expérience et les représentations. Il existe ainsi des sociétés (les Lobi du Burkina Faso) où la fin des menstruations marque l'accession des femmes à un pouvoir accru et à de nouvelles possibilités, d'autres (le Japon traditionnel) où elle n'est l'objet d'aucune attention ni rituel particuliers, alors que, dans la France contemporaine, terrain d'étude de la sociologue, elle est au contraire au centre d'un réseau serré d'acteurs et de discours qui met en lumière un désir profond de contrôle du corps de la femme.

Le livre en deux parties repose, d'une part, sur un important corpus d'ouvrages de médecine et des sources médiatiques qui en relaient le contenu, et, d'autre part, sur des entrevues menées avec une trentaine de femmes de quarante-cinq à soixante-dix ans issues de divers milieux sociaux.

L'analyse des ouvrages de médecine révèle une forte médicalisation de la ménopause qui va de pair avec la mise en marché des traitements hormonaux de substitution. Appréhendé comme un bouleversement délétère, l'arrêt des menstruations serait au cœur d'« une rhétorique de la dégradation [et] du risque » dont le champ lexical – « carence », « perte », « déclin », « involution », « dégénérescence », « défi-

cience » – instaure une équivalence avec le vieillissement, illustrant ce que l'essayiste et romancière féministe Susan Sontag qualifiait de « *double standard of aging* ». Selon Sontag, « [l]e vieillissement est [...] une affection morale, une pathologie sociale intrinsèquement liée au fait qu'il affecte plus les femmes que les hommes ». Or, cette dissymétrie est directement liée au corps, la valeur des femmes étant encore largement associée à leur apparence physique, à leur pouvoir de séduction et à leur capacité reproductive. Les discours sur la ménopause constitueraient ainsi un symptôme prégnant de ce déséquilibre qui se répercute tant dans la sphère intime que dans la sphère publique, produisant et reproduisant les inégalités liées aux rapports sociaux de sexe, en ce que la ménopause est construite

C'est aussi au XIX^e siècle que l'âge critique, rebaptisé ménopause en 1821, devient un mystérieux péril qu'il faut surveiller, contrôler.

comme « le prélude d'une vieillesse plus précoce, disqualifiante et excluante pour les femmes » que pour les hommes. Cette précocité est d'autant plus frappante que survient, une dizaine d'années avant la ménopause physiologique, une « ménopause sociale », terme emprunté à l'ethnologue Simone Verdier : « À partir de la quarantaine, les femmes, toujours physiologiquement fertiles, deviennent socialement stériles. » Il suffit de penser à la faible représentativité des actrices ayant dépassé la quarantaine sur nos écrans ou à la quasi-impossibilité pour une femme célibataire de cinquante ans d'espérer trouver un partenaire de son âge ou plus jeune. En d'autres termes, même si l'âge médian de la fin de la fécondité se situe à cinquante-cinq ans, c'est bien avant que les femmes sont encouragées à cesser de procréer, biologiquement mais aussi symboliquement. Le vocabulaire décrivant les grossesses après quarante ans – qualifiées de « tardives », « à risque », « hors-norme », voire « gériatriques », bref, socialement indésirables – est éloquent et participe de l'affirmation d'une norme qui « enjo[int] aux femmes de se déprendre de la fécondité à partir de quarante ans ». En témoignent les articles de maga-

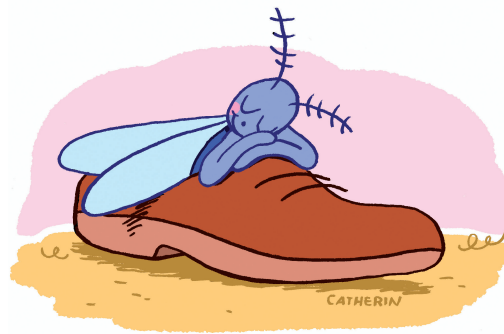
zines qui qualifient les vedettes de plus de quarante ans enceintes de femmes audacieuses, phénoménales, inconscientes ou même immorales – alors que la paternité après quarante, cinquante, voire soixante ans attire un traitement autrement plus positif, même si les risques qui y sont liés, tant pour la mère que pour l'enfant, sont aujourd'hui avérés. Ainsi, pour la sociologue, « le traitement médiatique de la transgression de la ménopause sociale renvoie à certaines représentations mettant en jeu les rapports sociaux de sexe et la morale ».

C'est là un des aspects les plus intéressants de l'ouvrage, qui établit un lien inédit entre l'analyse sociologique d'une réalité physiologique exclusivement féminine et la construction des « représentations genrées du vieillissement ». Le titre place d'ailleurs implicitement la réflexion dans la filiation de l'historien Thomas Laqueur qui, dans *La fabrique du sexe*, en 1992, a démontré qu'en s'éloignant du modèle unisexe en vigueur jusqu'au XVIII^e siècle et en s'attachant, à partir du XIX^e siècle, à établir les différences anatomiques et physiologiques entre hommes et femmes, la médecine, loin de contribuer à l'égalité des sexes, a au contraire aggravé le déséquilibre des rapports de genre.

C'est aussi au XIX^e siècle que l'âge critique, rebaptisé ménopause en 1821 par le médecin français Charles de Gardanne, devient un mystérieux péril qu'il faut surveiller, contrôler. Ainsi, beaucoup plus que celui des hommes, le corps des femmes est l'objet, tout au long de leur vie, d'une surveillance médicale institutionnalisée. Dès leur puberté, les jeunes femmes fréquentent régulièrement le gynécologue pour le « pap-test » rituel, se font questionner sur l'abondance de leurs règles, les symptômes associés et leur mode de contraception, puis viennent les suivis de grossesse, les mammographies annuelles et les tests liés à la ménopause, qui constituent dès lors « un dispositif de renforcement des représentations d'un corps féminin marqué par une naturalité trouble et instable, opposées à celles d'un corps masculin moins troublé et déstabilisé parce que moins "naturel" ». La manière d'appréhender la ménopause, et plus largement la physiologie féminine de la fécondité, reflète tout autant qu'elle produit les inégalités de genre. « L[a] physiologie [des femmes], pensée à partir de la reproduction, est [...] un enjeu de contrôle social, opéré *sur* la physiologie, en tant qu'elle constitue un objet de surveillance et de régulation d'une part et *au moyen* de la physiologie, en tant qu'elle est matrice de dominations et d'assignations. »

Dans la deuxième partie du livre, les témoignages renforcent la démonstration, car les femmes rencontrées y rendent compte d'une expérience tantôt concordante tantôt en dissonance avec la norme d'une période marquée au sceau de l'invalidité et du dérangement. Les récits rapportés mettent en lumière des manifestations hétérogènes, tantôt handicapantes, tantôt libératrices, tantôt inexistantes, qui ne concordent que très partiellement avec la lita-

nie des symptômes et des empêchements énumérés dans les ouvrages médicaux. Les expériences vécues varient par contre selon la profession, les fonctions occupées dans l'espace public, le médecin traitant, la situation conjugale, la qualité de la communication avec le conjoint et le fait d'habiter en ville ou à la campagne. Par exemple, les cadres occupant des postes hiérarchiques, participant à des réunions où la présence masculine domine, vivent les bouffées de chaleur comme un stigmatte embarrassant, voire paralysant, alors que les femmes des milieux ruraux s'en remettent davantage à une vision naturaliste du corps, acceptant les symptômes comme des manifestations normales. Ces dernières ont aussi moins recours à la pharmacologie. Les femmes semblent également moins souffrir de symptômes dérangeants quand le conjoint ni n'en conteste la réalité ni n'en caricature les manifestations. Ces expériences diverses qui chevauchent les inégalités de classe restent largement



méconnues, d'où l'importance d'être à l'écoute de cette parole féminine rarement entendue. Écouter ces voix serait une raison suffisante de lire l'essai de Cécile Charlap, qui, loin de nier les symptômes liés à la ménopause, renverse le paradigme médical en faisant la démonstration que des facteurs sociaux modulent de façon évidente l'expérience des femmes. Si le contexte nord-américain diffère de celui de la France, les traitements hormonaux de substitution y ayant été plus tôt remis en question et les mouvements féministes ayant contribué davantage à mettre en lumière le contrôle exercé sur le corps féminin par les instances médicales, cet ouvrage n'en apporte pas moins une perspective inédite sur le sujet, en liant *fabrique de la ménopause* et *fabrique du vieillissement féminin*. Or, si la vieillesse est globalement dévalorisée dans les sociétés occidentales libérales contemporaines, où la jeunesse, la vitesse, la technologie, la productivité et le changement figurent en haut de la hiérarchie des valeurs, il existe des injonctions liées au grand âge qui pèsent plus lourdement sur les femmes. C'est ce que souligne brillamment cet essai de Cécile Charlap. L